



François-Emmanuel Boucher

LES RÉVÉLATIONS HUMAINES

MORT, SEXUALITÉ ET SALUT AU TOURNANT DES LUMIÈRES

Peter Lang



François-Emmanuel Boucher

LES RÉVÉLATIONS HUMAINES

MORT, SEXUALITÉ ET SALUT AU TOURNANT DES LUMIÈRES

Peter Lang

Introduction

Le premier, le christianisme, a peint le diable sur le mur du monde; le premier, il a introduit le péché dans le monde. Or, la foi dans les remèdes qu'il offrait contre lui a été peu à peu ébranlée jusqu'à sa racine la plus profonde: mais ce qui continue à exister, c'est, enseigné et propagé par lui, la foi dans la maladie.

Nietzsche, *Humain trop humain*, livre II, p. 217.

J'étudie, dans ce livre, la manière dont plusieurs penseurs français, entre le milieu du XVIII^e siècle et la révolution de 1848, ont recyclé le christianisme dans une perspective temporelle. Des Lumières aux romantiques, de Voltaire, d'Helvétius, du baron d'Holbach à Leroux, à Lamennais et à Quinet, se mettent en place différentes croyances substitutives qui annoncent, chacune à sa manière, l'avènement d'une nouvelle rédemption humaine dont les conséquences seraient visibles ici-bas. De façon générale, plusieurs penseurs ou philosophes posent, avec de plus en plus de certitude, que la religion chrétienne est devenue obsolète, qu'elle ne répond plus, du moins dans sa forme traditionnelle, aux attentes des êtres humains et que, par conséquent, il faut la détruire ou la dépasser. Au cours des pages qui suivent, je m'interroge non pas tant sur ce que l'on a cherché, pendant cette période d'environ un siècle, à supprimer du christianisme, mais plutôt sur ce que l'on ne critique pas et qui perdure, par-delà le cadre religieux, à l'intérieur d'un certain nombre de valeurs et d'une certaine conception du monde. Mon objectif premier est de proposer une nouvelle compréhension de cette période, compréhension opposée à la manière dont plusieurs historiens des idées, depuis les travaux de Paul Hazard, ont présenté la laïcisation de la société à partir du XVIII^e siècle. En somme, je cherche à comprendre les raisons qui ont motivé des penseurs provenant d'horizons divers pendant la période qui précède et qui suit la Révolution française, à effectuer non une rupture complète, mais des compromis à l'égard d'une religion qui leur semblait, par ailleurs,

« infâme » et « dangereuse » ou, encore, en décalage complet avec le « mouvement historique ».

Avant d'aller plus loin, il faut que je clarifie certains termes que j'utilise par la suite et que j'explique la manière dont j'aborde les différents discours de cette époque. L'un des phénomènes qui m'intéresse dans ce livre est la persistance d'un mode de pensée qui pose comme *a priori* le salut du genre humain. A part quelques rares exceptions, la critique que l'on fait de la religion chrétienne, à partir du Siècle des Lumières, ne conduit pas à l'athéisme. En fait, presque personne ne va jusqu'au bout de son argumentation et de sa propre logique, de sorte qu'il existe toujours une réserve quelconque lorsque l'on remet en cause la tradition chrétienne. Formulée d'une autre manière, la question qui m'intéresse est de savoir non pas pourquoi les philosophes des Lumières, ou les romantiques, ou les premiers socialistes, ou les penseurs de la religion de l'humanité, ne sont plus des penseurs chrétiens, mais pourquoi il est impossible d'avancer qu'ils sont devenus athées ou païens, comme plusieurs ne cessent de l'affirmer depuis quarante ans. Séparer les modes de pensée entre l'athéisme et le christianisme, ou entre chrétiens et païens n'est pas ici opérationnel. Même si son auréole a pâli, la morale chrétienne continue, pendant l'époque des Lumières et aussi par la suite, à influencer le jugement de plusieurs auteurs. Il n'y a aucune rupture véritable avec le passé, mais une continuité, une sorte de *continuum* axiomatique qui implique une modification des croyances et non un pur et simple rejet. L'écart entre ce que l'on fait et ce que l'on écrit est constant et c'est lui qui doit être analysé.

L'un des aspects les plus surprenants des discours contre le christianisme, tels du moins qu'ils apparaissent autour de 1750, est qu'ils sont rarement originaux. Il faut savoir que les encyclopédistes ne sont pas les premiers à regarder l'avènement du christianisme comme « une dégoûtante et abominable histoire¹ ». Bien avant Helvétius, Voltaire, d'Holbach, beaucoup d'auteurs païens, en commençant par Tacite, ont ridiculisé et ont critiqué la croyance des chrétiens et le message de

1 Voltaire, *Sermon des Cinquante*, dans *Mélanges*, p. 260.

Jésus-Christ. Ils sont même restés abasourdis devant ce qu'ils percevaient comme une manifestation de haine sans précédent à l'égard du genre humain². Considérer le christianisme comme une religion d'esclaves qui « regarde l'univers comme un cachot et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter³ » est commun pendant l'Antiquité. Si on avait à remettre une palme au plus grand ennemi du Christ, il est indéniable que Celse, par exemple, et Julien l'Empereur arriveraient bons premiers. Selon ce qu'en raconte Cyrille d'Alexandrie, Julien l'Empereur concevait le christianisme comme une religion monstrueuse faite par la lie du peuple et dont l'unique célébration consistait à vénérer un cadavre⁴. Celse non plus ne laisse pas sa place. Son *Discours véritable*, publié en 178, sous Marc Aurèle, avait scandalisé un grand nombre de chrétiens. Il faut attendre soixante ans plus tard pour voir Origène, vers la fin de sa vie, réfuter ligne par ligne, page par page, chapitre par chapitre, les critiques du philosophe. Comme la plupart des païens, Celse ne voit dans le christianisme qu'une « fable de la plus sottise espèce⁵ » ; « Quelle vieille femme, écrit-il, prise de vin et fredonnant une histoire pour endormir un bébé, n'aurait pas honte de raconter pareille sornette⁶. » La partie vraiment la plus intéressante de son analyse demeure sa perception du Christ qui, en quelque sorte, préfigure celle de plusieurs philosophes des Lumières. Celse voit tout simplement en lui « un misérable sorcier⁷ ». Il aurait séjourné chez les magiciens d'Alexandrie. Au début de la trentaine, il serait retourné dans son village pour abuser les ignorants. Il chassa alors les esprits, raconta des fables, saccagea des temples, jusqu'au jour où le pouvoir local, exaspéré par sa bêtise, décida de le mettre à mort⁸.

2 Voir Tacite, *Annales*, XV, XLIV, 2-5, dans *Œuvres complètes*, p. 776.

3 Voltaire, *Lettres philosophiques*, dans *Mélanges*, p. 110.

4 Voir Cyrille d'Alexandrie, *Contre Julien*, 564a et 816c.

5 Origène, *Contre Celse*, IV, 50.

6 *Ibid.*, VI, 34.

7 *Ibid.*, I, 71.

8 Voir *ibid.*, I, 23 ; III, 44 ; I, 71 ; et *passim*.

Les philosophes des Lumières abonderaient ainsi dans le sens des penseurs païens d'autrefois. Du moins, voilà la thèse officielle, celle qui semble la plus crédible.

Il demeure cependant que la coïncidence entre la pensée de Celse et celle de Voltaire ou de Julien l'Empereur et du baron d'Holbach n'est, et c'est l'une de mes idées, que purement superficielle. Par exemple, tant qu'il est question du christianisme, ces auteurs aboutissent le plus souvent à des conclusions similaires sans connaître d'écart important. Mais dès qu'ils abordent d'autres sujets, la femme, par exemple, la prostitution, la charité, l'esclavage, les gladiateurs, la mort, etc., ils diffèrent et ils ne s'entendent absolument plus. De manière très générale, le Siècle des Lumières réactive le conflit entre païens et chrétiens qui date du II^e siècle ap. J.-C., mais – hélas ou heureusement – il ne le conçoit plus de la même manière qu'à cette époque. Tacite, sans aucun doute, aurait été flatté d'entendre les encyclopédistes louer Jupiter, Cincinnatus ou Caton. Mais il aurait été, sans doute, extrêmement surpris par leurs propos sur les sacrifices et la sexualité. Comme il le dit des chrétiens dans ses *Histoires*, ces philosophes lui seraient finalement apparus comme les ennemis par excellence des véritables pratiques religieuses⁹.

Une situation analogue se reproduit après la Révolution française, bien que cette fois-ci la plupart des penseurs fassent maintenant appel au christianisme en vue de lui prêter une nouvelle signification. Immédiatement après la Terreur, rares sont ceux qui cherchent toujours à écraser la religion chrétienne. Il est plutôt question de poursuivre les préceptes de Jésus-Christ pour assurer, par exemple, une nouvelle société industrielle, le salut de l'humanité, un nouveau culte à la femme, voire pour faciliter la troisième révélation ou le règne de la Parousie. Le christianisme, explique-t-on, a toujours cherché à faire le bonheur de l'être humain et voilà maintenant l'époque où ces préceptes deviennent effectifs. Des Lumières aux premiers socialistes utopiques et aux romantiques, la France présente une situation très paradoxale où les principes de la religion chrétienne se situent sans cesse au centre

9 Voir Tacite, *Histoires*, V, XIII, 1, dans *Œuvres*, p. 360.

des discours, bien que personne n'arrive à y adhérer parfaitement, ni encore moins à les dépasser ou à les rejeter. Jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle – disons jusqu'en 1848 –, même si tous les penseurs de premier ordre se considèrent maintenant chrétiens, rares sont ceux qui se conforment à la tradition. Au lieu de voir en l'homme « un gouffre d'ignominies¹⁰ » ou « une orgueilleuse pourriture¹¹ », comme le recommandait autrefois Augustin, ils l'imaginent plutôt comme un être exceptionnel voué à connaître « le règne céleste sur la terre¹² ». Ils laissent aussi tomber peu à peu toutes les croyances au sujet desquelles les chrétiens – les antiphilosophes, Fréron et les jansénistes – passaient une ou deux décennies auparavant pour extravagants, pour punissables ou pour ridicules. De même que les philosophes des Lumières souhaitent un paganisme sans esclavage, sans guerre et sans sacrifice, les romantiques français, les premiers socialistes et les penseurs de la religion de l'humanité cherchent, quant à eux, un christianisme gentil, sans péché originel, favorisant l'amour de la femme et, finalement, compatible avec la science et la locomotive.

Le but de mon livre est de proposer une autre analyse de la période qui précède et qui suit la Révolution française à partir de l'hypothèse qu'il n'y a jamais eu de véritable déchristianisation avant 1789, ni de retour aux principes du christianisme avec la restauration qui débute dès le tournant du siècle avec les réactionnaires. D'un côté comme de l'autre, de Voltaire à Leroux, de Diderot à Lamennais, je montre qu'une nouvelle manière de penser se développe et que, indépendamment du paradigme sur lequel s'appuient les différents penseurs – le paganisme gréco-romain pour certains et le christianisme pour d'autres –, le but est maintenant d'élaborer une doctrine du salut temporel et non une critique du christianisme. La pensée qui accompagne et qui suit le Siècle des Lumières n'introduit pas tant une plus grande « rationalisation » du monde ou un « désenchantement » radical, ni une « rupture » ou une « crise », mais une nouvelle sacralisation dont la finalité

10 Augustin, *Confessions*, I, XIX, 30.

11 *Ibid.*, IV, III, 4.

12 Leroux, *De l'humanité*, p. 14.

est désormais la figure de l'être humain. L'«étrange modernité» qui débute avec le bouillonnement révolutionnaire inaugure non pas la fin du christianisme, mais son héritage, son recyclage – en un mot, son humanisation.